



HAL
open science

Quelques exemples de l'énumération des non-lieux dans le récit d'exil autobiographique de la troisième vague de l'émigration russe

Daria Terebikhina-Noël

► **To cite this version:**

Daria Terebikhina-Noël. Quelques exemples de l'énumération des non-lieux dans le récit d'exil autobiographique de la troisième vague de l'émigration russe. *La Revue russe*, 2022, 59. hal-04525533

HAL Id: hal-04525533

<https://hal.science/hal-04525533>

Submitted on 28 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quelques exemples de l'énumération des *non-lieux* dans le récit d'exil autobiographique de la troisième vague de l'émigration russe

La littérature russe de l'émigration, au-delà d'être un vrai champ d'expérimentations avec les genres et techniques littéraires, est une source importante de la description des lieux, tant du pays natal des auteurs que de leur pays d'accueil, reflétant leur attachement, leur nostalgie ou leur rejet de chacun de ces lieux. De la première vague d'émigration jusqu'à nos jours, chaque génération d'écrivains en exil crée une littérature distincte. Ainsi, les représentants de la troisième vague d'émigration russe (années 1970) ont construit une littérature propre aux problématiques qui les préoccupent.

Ces écrivains sont d'une part des dissidents politiques, forcés de quitter l'URSS, comme Joseph Brodsky, Alexandre Soljenitsyne, ou encore Edouard Limonov, et d'autre part, des citoyens soviétiques d'origine juive, partis volontairement de l'URSS pour chercher une vie meilleure en Occident, comme ce fut le cas de Zinoviy Zinik, Piotr Vail' et Alexander Guenis. Étant déjà connus en URSS ou commençant à écrire une fois installés à l'étranger, ils ont tous créé une œuvre autobiographique qui reflète leur parcours d'émigration, qui témoigne de leur nouvelle vie dans le pays d'accueil, qui fait référence à l'ancienne vie russe. Chacun de ces écrivains a décrit de nombreux lieux, autant de ses souvenirs de la Russie que du pays d'accueil. En effet, les lieux où l'on habite et ce que l'on traverse pendant les voyages ne sont pas simplement des décors, mais peuvent s'avérer des véritables révélateurs des sentiments de l'auteur. Ce rôle des lieux notamment visible dans la littérature sentimentale, où le narrateur décrit un paysage pour révéler son état d'âme, et surtout, dans le genre du voyage sentimental, représenté dans la littérature russe par Alexandre Radichtchev et Nikolaï Karamzine.

Nous étudierons plus précisément la représentation des lieux dans deux œuvres littéraires avec l'organisation du récit par l'énumération des lieux géographiques, en se posant la question, est-ce la nature des lieux décrits dans les œuvres ou une « mémoire du genre » littéraire qui pousse les écrivains à construire leur récit de cette manière ?

Trajet partagé dans une description non-linéaire

La forme autobiographique laisse aux auteurs la liberté de choisir parmi de nombreuses façons d'organiser leur récit. La manière la plus répandue de présenter ses souvenirs dans une telle œuvre est, sans doute, l'ordre chronologique, que ce soit l'organisation par périodes décisives de la vie ou année par année.

Pourtant, de nombreux exemples d'œuvres littéraires attestent que les souvenirs dans les récits ne sont pas nécessairement classés par ordre chronologique. Dans cet article, nous analyserons les œuvres autobiographiques qui construisent le récit en énumérant les lieux importants dans la vie de l'écrivain. Il s'agit en particulier du *Livre de l'eau* [«Книга воды»] d'Édouard Limonov, 2002, associant les souvenirs de l'écrivain à différents lieux aquatiques, et du livre *L'Adresse de retour* [«Обратный адрес»] d'Alexander Guenis, 2016, où les souvenirs de l'auteur sont classés par villes, tant en Russie qu'à l'étranger.

Ces deux œuvres littéraires sont réunies dans cette analyse non seulement par le critère d'énumération des lieux, mais aussi parce que nous y retrouvons quasiment le même itinéraire, celui de la troisième vague de l'émigration russe. Ce sont d'abord les lieux chers à la mémoire de la vie en URSS, comme la ville natale de Kharkov pour Limonov, et Riga pour Guenis, puis le chemin vers l'Occident,

en passant par Vienne dans l'attente des documents temporaires, puis par Rome dans l'attente du visa américain, et enfin l'installation à New York.

Bien qu'appartenant à la même vague d'émigration, partageant le même trajet géographique, ces deux auteurs n'ont pas le même parcours de vie. Le grand provocateur de la littérature russe Édouard Limonov passe son enfance délinquante dans une banlieue de Kharkov avant de commencer à écrire de la poésie et de fréquenter l'intelligentsia. Forcé par les autorités de quitter l'URSS, il s'installe à New York en 1974. À 31 ans, il a déjà une certaine autorité dans les cercles poétiques russes, ce qui rend d'autant plus douloureuse et ardue sa bascule dans la pauvreté et dans l'anonymat. Alexandre Guenis, lui, passe toute son enfance et sa jeunesse à Riga, avant d'émigrer à New York, en 1977, à l'âge de 24 ans. Plus jeune que Limonov et sans expérience littéraire dans son pays natal, Guenis arrive aux États-Unis avec beaucoup plus d'espoir et d'enthousiasme.

En ce qui concerne la structure des deux textes, dans le récit autobiographique de Limonov, nous ne trouvons pas trace d'une structure linéaire, ni d'une organisation temporelle. Les chapitres, dont chacun porte le nom d'un lieu aquatique (« La Mer noire, Sotchi », « La Seine »), ne sont pas classés en fonction des époques de la vie, mais selon la nature des lieux aquatiques (« Les mers », « Les fleuves », etc.), permettant à l'auteur de voir les « coïncidences fatidiques » entre les lieux qui ont marqué sa vie¹.

Le livre autobiographique de Guenis, *L'Adresse de retour*, est composé de trois parties, chacune étant divisée en une dizaine de chapitres, portant les noms des villes ou encore des quartiers, des rues, ou des régions (« Jūrmala », « La Crimée », « Brooklyn »). La première partie est consacrée à la vie du protagoniste en URSS, la deuxième est consacrée à sa vie en émigration avant la chute de l'URSS, et la troisième à sa vie aux États-Unis après 1991. Certains chapitres suivent l'ordre chronologique du trajet d'émigration, d'autres représentent des analepses, les retours en arrière du narrateur dans ses souvenirs².

Les deux auteurs décrivent dans leurs œuvres une multitude de lieux, y compris des lieux de mémoire, des lieux de passage obligé, ainsi que la maison d'enfance, leur lieu privilégié par excellence. Pourtant, pour cet article, nous avons choisi de concentrer notre attention uniquement sur les *non-lieux*, les installations qui assurent le transit ou le séjour temporaire de personnes mais qui ne sont pas appropriées à une vie à long terme, emblématiques pour l'expérience de l'exil. Pour répondre à la question que nous nous sommes posés au début de cet article, nous allons d'abord réfléchir au choix de construire le récit sous la forme d'une énumération des lieux, en tant que condition d'un genre littéraire défini, avant de passer à l'analyse plus concrète des *non-lieux* dans les deux récits d'émigration.

Énumération en tant que marqueur du genre littéraire : entre le récit de voyage et le postmodernisme

Pour les deux œuvres en question, il est facile de voir une ressemblance au niveau de la forme avec les *récits de voyage*. Ce genre littéraire est lié dans la plupart des recherches littéraires à la période entre le Moyen Âge et le XVIII^e siècle³, c'est-à-dire le temps du pèlerinage religieux, l'époque des Grandes Découvertes et le début de l'expansion coloniale. Pourtant, on peut voir le début de ce genre déjà dans les *Histoires* de Hérodote, et son prolongement dans la littérature colonialiste du XIX^e siècle, ainsi que la réinvention du genre au XX^e siècle dans les œuvres de la géographie littéraire.

Cependant, au XVIII^e siècle, le récit de voyage devient tellement populaire qu'il suscite des parodies littéraires. L'œuvre la plus connue dans ce genre est certainement le *Voyage sentimental à travers la France et l'Italie* de l'écrivain irlandais Lawrence Sterne⁴, qui change les règles du récit de voyage. Plus précisément, Sterne rompt avec la narration factuelle en créant une œuvre qui raconte la vie et les aventures de son personnage, déguisée en récit de voyage.

Dans la littérature russe, l'auteur qui s'est inspiré de Lawrence Sterne pour créer son propre récit de voyage uniquement sur le plan de la forme toutefois, et non pas du contenu, est Alexandre Radichtchev, qui écrit, en 1790, le *Voyage de Pétersbourg à Moscou*. Cet œuvre, déguisée en récit de voyage puisque tous les chapitres portent les noms des lieux géographiques, des villages sur le trajet entre Moscou et Saint-Pétersbourg, est pourtant une œuvre de critique sociale de l'Empire russe et de la pauvreté des paysans contrastant avec la richesse des nobles. La dénomination des chapitres avec les lieux géographiques lui permet, d'un côté, de contourner la censure et de publier une œuvre de critique sociale, qui n'aurait jamais pu voir le jour dans d'autres conditions dans la Russie impériale, et de l'autre, d'intéresser le lecteur par la nouveauté, la réinvention du genre du récit de voyage, par le clivage entre la forme et le contenu⁵.

Ainsi, l'originalité de la structure nous amène à réfléchir sur la dépendance de la structure narrative du genre littéraire choisi par l'auteur. La casse des frontières temporelles et de la narration linéaire est synonymique d'un tout autre genre littéraire, le postmodernisme⁶. Ce courant littéraire, fleurissant dans de nombreuses littératures depuis le milieu du XX^e siècle (dans la littérature sud-américaine, nord-américaine, le Nouveau Roman dans la littérature française), existe bel et bien dans la littérature russe. Bien qu'elle représente tout le contraire de la littérature souhaitée par les autorités soviétiques, c'est-à-dire l'absence d'une vérité absolue, l'absence d'un futur défini, l'absence de la foi absolue dans l'idéologie communiste et dans l'avenir promis par Marx et Lénine, la pensée post-moderniste existe dans la littérature underground, par exemple dans la prose de Vassily Aksenov, Andreï Bitov, Venedikt Erofeïev dans les années 1970⁷.

La narration non-linéaire, les frontières indiscernables entre la réalité et l'imaginaire, voire la fantasy, existent donc dans la littérature russe à l'époque soviétique à partir des années 1970. À la même époque, Limonov commence à écrire de la poésie avant-gardiste, alors qu'Alexander Guenis est encore étudiant à l'Institut littéraire, lisant les auteurs mentionnés ci-dessus en *samizdat*. Les deux œuvres en question ont été publiées assez récemment, en 2002 pour celle de Limonov et en 2016 pour Guenis, mais ils reproduisent des stratégies déjà existantes dans la littérature russe des années 1970. C'est notamment le roman *Moskva – Petouchki* (*Moscou-sur-Vodka* dans la traduction française) de Venedikt Erofeïev qui met en œuvre deux procédés propres au postmodernisme, d'abord, à la dénomination des chapitres selon le principe de l'énumération (ici, des lieux géographiques que son personnage parcourt en train entre Moscou et Petouchki), et ensuite, le procédé de citation littéraire d'une autre œuvre, dans ce cas, par *Le voyage de Pétersbourg à Moscou* de Alexandre Radichtchev.

Malgré ces références à deux périodes très éloignées dans la littérature (XVIII^e et fin de XX^e), nous voyons que ces sources littéraires sont très fortement liées, laissant apparaître des processus très similaires dans la recréation du récit de voyage revisité.

Bien que la structure générale des œuvres permette de voir ces similarités structurelles avec des genres littéraires spécifiques, autant le voyage sentimental que le récit postmoderniste, nous concentrons notre attention non pas sur l'ensemble des lieux faisant partie de la vie de l'écrivain, mais sur les lieux au centre des récit d'exil, les lieux dans les pays de transit et dans le pays d'accueil, les lieux qui incarnent l'incertitude, la précarité, le manque, le vide, les *non-lieux*.

Le lieu de transit, le *non-lieu* par excellence de l'émigration forcée

Dans son livre *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, 1992, le sociologue Marc Augé décrit la surmodernité comme un nouvel état du monde dans lequel les distances et les frontières ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois. C'est un monde dans lequel, grâce aux nouvelles technologies et aux nouveaux moyens de transport, tous les pays et toutes les villes sont

connectés dans un même réseau et ne sont séparées que par quelques heures de vol⁸. Les conséquences de la surmodernité, de cette nouvelle ère marquée par les déplacements ultra-rapides entre les pays, sont l'apparition des *non-lieux*, reflétant le monde en déplacement continu. Ce sont donc les moyens de transport, les zones de transit, mais aussi, les camps de transit prolongé pour les réfugiés⁹.

En analysant les deux textes en question, nous verrons que la façon dont nos deux auteurs présentent les lieux de transit, les lieux de leur trajet, correspond à la définition des *non-lieux* de Marc Augé.

Nous commencerons l'analyse avec les lieux de l'émigration dans l'œuvre de Limonov. Dans son livre, il décrit notamment son séjour à Vienne, qui est la première destination des émigrés de la troisième vague. Arrivés dans la capitale autrichienne en train, ils y restent quelques jours en attendant la délivrance de leurs documents, regroupés dans des hôtels entièrement remplis par les émigrés russes. Dans le chapitre *Danube* («Дунай») Limonov, décrivant son expérience de séjour dans un tel hôtel, souligne la tristesse de la vie des émigrés, la pauvreté, la faim, les disputes incessantes.

Pour regagner notre chambre, il nous fallait passer par celle qu'occupait un musicien prénommé Arkadi, sa rouquine de femme et leur gosse. Comme il est d'usage chez les émigrés de fraîche date, ils dormaient tout le temps, se disputaient, pleurnichaient. Si bien que je ne prenais aucun plaisir à traverser leur monde. <...> Nous devons attendre que les Autrichiens nous délivrent des papiers provisoires. Le Fonds Tolstoï nous avait déjà pris sous sa protection, mais cela ne couvrait que le prix de la location, plus le pain, des patates et une ou deux grosses saucisses par jour. Notre existence était indigente. On avait du temps à tuer¹⁰.

Dans ce paragraphe, le narrateur utilise plusieurs fois l'expression signifiant l'obligation « мы должны были », traduit en français tantôt « il nous fallait », tantôt « nous devons ». En effet, étant forcé de quitter l'URSS, n'ayant pas choisi cette vie en exil, le narrateur sent son obligation par rapport à de nombreuses choses qu'il n'a pas choisi de faire à l'étranger. Il n'a pas pu choisir son départ, les villes des étapes de son trajet, la ville de destination, ni même le type de logement dans ces villes.

La deuxième destination de ce trajet obligatoire pour les émigrés de la troisième vague est Rome, dans laquelle les anciens citoyens soviétiques doivent attendre la délivrance du visa américain, pour ensuite prendre l'avion pour les États-Unis. Obligés de demeurer pendant plusieurs mois en Italie, avec des moyens financiers très limités, de nombreux émigrés cherchent le moyen de trouver un lieu d'habitation avec un loyer moins élevé que dans la capitale italienne. Ainsi, la plupart des émigrés partent passer ces mois dans une petite ville au bord de la mer qui s'appelle Ostie, y créant presque une diaspora soviétique. Dans le chapitre *La Méditerranée / Ostie* (« Средиземное море / Остия »), Limonov décrit d'un côté, les conditions de sa vie à Rome, de l'autre côté, la condition de vie des autres émigrés à Ostie.

Notamment, le narrateur appelle son appartement à Rome ni plus, ni moins « le caveau », « холодный склеп комнаты », soulignant qu'il avait très faim pendant cette période de sa vie, car il reversait la moitié de son allocation en loyer.

J'avais très faim. Sur les 122000 liras d'aide du Fonds Tolstoï, la signora Francesca en prélevait 60000 pour le caveau qui me servait de chambre. Les juifs disaient qu'à Ostie les locations étaient bien moins chères qu'à Rome. Un jour, nous primes donc le car pour Ostie¹¹.

Pourtant, la description des logements disponibles à Ostie est encore plus répugnante.

Pour la location, ce fut vite fait. Nous fîmes le tour des chambres où les juifs, hommes, femmes et enfants, se vautraient sur leurs lits comme des phoques dans l'attente de leurs visas pour les États-Unis ou le Canada. Ils craignaient de ne pas les obtenir, ces visas. Ils

dégageaient une odeur de peur, de pauvreté et d'expectative anxieuse. Ceux qui ne dormaient pas mastiquaient¹².

Ainsi, l'aspect délabré de ces taudis, qui sont de véritables *non-lieux*, est aggravée par les figures des émigrés, immobiles dans leur attente de visa, dégageant une odeur de peur et de pauvreté. Provocateur comme toujours, Limonov ne qualifie pas ses compatriotes émigrés de « soviétiques » ou « russes », il souligne leur appartenance nationale, en les désignant comme des « juifs ». Certes, l'émigration de la troisième vague se composait principalement des juifs, vu qu'ils étaient la seule catégorie autorisée à quitter l'URSS volontairement. À notre avis, Limonov utilise ce mot pour rapprocher l'expérience des émigrés dans les camps de transit en Italie du phénomène beaucoup plus triste et douloureux, des camps de concentration pendant la Seconde Guerre mondiale, où les détenus, également en majorité juifs, mais en réalité comprenant beaucoup d'autres ethnies, partageaient, certainement à un degré beaucoup plus élevé, les mêmes sentiments : la peur, la pauvreté, l'attente.

New York, le *non-lieu* vide de mémoire

En arrivant enfin dans la ville de New York, si célèbre pour l'accueil des étrangers de toutes les nationalités depuis des centaines d'années, les émigrés russes rêvent de trouver une nouvelle patrie. Partis pour trouver la liberté et la prospérité dans ce *melting pot*, en suivant le fameux *american dream*, les émigrés sont confrontés à une vie complètement différente de celle qu'ils se sont imaginés.

La désillusion complète concernant les notions de liberté et de prospérité économiques américaines apparaît au moment où les émigrés sont confrontés à la réalité économique et au système capitaliste. Pourtant, même avant cela, la désillusion surgit dès le premier contact avec la ville, que les écrivains décrivent comme laide et délabrée¹³, et surtout lors du premier contact avec leurs lieux de vie. Espérant enfin se retrouver dans une situation stable, après la multitude de pauvres chambres d'hôtel pendant le trajet de transit, les émigrés sont pourtant de nouveau confrontés à des *non-lieux*, absolument pas adaptés à la vie à long terme.

Dans son roman *Adresse du retour*, Alexander Guenis parle de sa chambre d'hôtel à New York exactement comme d'un *non-lieu*. Le narrateur la décrit avec beaucoup de détails, évoquant la couleur et l'état des murs, dressant la liste de tous les objets qui sont présents dans la chambre, décrivant et qualifiant tous ces objets.

Dans la chambre d'hôtel recouverte de papier peint terne sur tous les murs, le lit étroit se collait contre la chaise solitaire et la table de nuit minable. Dans le coin, il y avait un frigidaire minuscule et une plaque électrique qui permettaient de cuisiner. La fenêtre sortait sur le dos d'un immeuble voisin en brique. La lampe était terne, il y avait une odeur des produits chimiques, on pouvait voir une machine métallique sans fonction claire qui se pointait du mur¹⁴.

Dans ce petit paragraphe, le narrateur utilise deux fois le mot *terne* pour décrire les intérieurs de sa chambre. Les autres adjectifs sont tout autant négatifs : *solitaire*, *minable*, *minuscule*, complétés par *l'odeur des produits chimiques*, ce qui manifeste la non-adéquation absolue de cet endroit en tant que lieu de vie pour le protagoniste.

Ce que Guenis décrit dans ce passage est, en fait, une chambre vide. N'ayant aucun attachement émotionnel, n'ayant rien qui lui appartient, le narrateur essaie néanmoins de donner au lecteur cette description minutieuse pour créer l'impression que la chambre est pleine. Mais sa stratégie ne fonctionne pas, le lecteur sent la gêne ressentie par le narrateur, il voit sa tentative de remplir l'espace verbal avec quelque chose, même si cet espace reste vide.

En contraste avec cette description détaillée, nous pouvons rappeler la théorie du philosophe français Gaston Bachelard, qui a étudié le rôle de la maison et de sa représentation dans les œuvres littéraires. Notamment, dans *La Poétique de l'espace*, Bachelard parle des stratégies qu'adoptent les écrivains pour parler de leur maison d'enfance. Une de ses conclusions, qui retient ici notre attention, est le fait que les auteurs, pour parler de leur maison d'enfance, ne la décrivent jamais avec beaucoup de détails, un seul trait leur suffit pour faire renaître le souvenir et se replonger dans leur enfance heureuse¹⁵.

Ainsi, nous pouvons voir que la description du logement de l'émigration, dans les œuvres en question, est complètement contraire à celle de la maison d'enfance dans la théorie de Bachelard. La surabondance des détails inutiles, évoqués uniquement pour remplir l'espace verbal, ne permet pas au narrateur de changer le statut de sa chambre. Ce logement reste un *non-lieu*, non adapté à la vie décente d'une personne.

Le *non-lieu*, le seul lieu en exil

En définitive, les *non-lieux* représentent la partie dominante des lieux dans les récits d'exil des écrivains russes en question. Même si les deux auteurs étudiés ont un parcours personnel différent et sont partis pour des raisons différentes, ils finissent par décrire des lieux de l'exil presque de la même manière. Eduard Limonov, qui n'avait pas envie de partir de l'URSS, depuis le début de son voyage décrit les pauvres demeures dans les villes étapes de leur itinéraire commun comme des *non-lieux*, les lieux dans lesquelles les émigrés souffrent, qui ne sont pas dignes d'héberger des personnes pendant des mois. Alexander Guenis, qui avait investi beaucoup d'espoir dans son émigration, s'attendant à arriver dans le pays du futur radieux, a fini également par décrire le logement dans lequel il s'est retrouvé comme un *non-lieu*.

Dans ce sens, nous pouvons dire que les émigrés en quittant leur pays natal sont presque condamnés à être constamment confrontés à des *non-lieux*. Ce n'est certainement pas seulement la qualité des conditions matérielles des logements, mais surtout le vide émotionnel, dû au fait que ces lieux n'ont jamais été véritablement habités par d'autres personnes, qu'ils ont toujours servi comme des lieux de transit, que les émigrés n'ont pas eu le temps ou n'ont pas voulu remplir ces lieux avec des souvenirs. Bref, les *non-lieux* sont une composante inévitable de l'exil, ce processus douloureux qui arrache les émigrés de leur milieu cher, connu, rempli des souvenirs. Le manque cruel d'une mémoire, de souvenirs, d'un attachement émotionnel, font que ces lieux seront toujours vus en tant que des *non-lieux* par les émigrés.

Nous avons étudié deux œuvres qui construisent le récit en fonction des lieux géographiques. Pourtant, ils ne le font pas exactement de la même manière. Alexander Guenis décrit le parcours de la vie de l'écrivain émigré en soulignant sa déception de l'Occident. L'accent sur le désenchantement dans sa ville d'accueil, en même temps que le manque de la maison d'enfance, construisent une œuvre qui s'inscrit facilement dans la lignée du récit d'exil établi par les écrivains de la première vague d'émigration russe, notamment, Vladimir Nabokov et Ivan Bounine. Mais cela n'est pas le seul rappel des canons de la littérature russe. Ainsi, le fait de donner aux chapitres de son récit le nom des lieux importants de sa vie, plus ou moins dans l'ordre chronologique, est une allusion au récit de voyage, qui lui permet d'inscrire son œuvre dans la filiation littéraire russe, par analogie avec les œuvres qui utilisent l'énumération des lieux géographiques (Radichtchev dans *Le Voyage de Pétersbourg à Moscou*), ou encore de la littérature russe à l'étranger (Herzen dans *Passé et Pensées*).

Édouard Limonov choisit une stratégie narrative encore plus originale, celle de la construction de son récit en donnant aux chapitres les noms des lieux d'eau et en les regroupant en fonction de leur

nature. La description des lieux de son parcours d'émigration comme des *non-lieux* apparaît dans son récit à partir du passage de la frontière soviétique, présentant toutes les villes étrangères (pourtant, reconnues comme les meilleures destinations touristiques) comme hostiles pour les émigrés russes, ce qui exprime l'aspect forcé de cette émigration non-choisie. Sa volonté de contredire, de briser les normes sociales, de donner au récit littéraire la structure d'une encyclopédie, peut être rapprochée des procédés du postmodernisme, ce courant littéraire visant à briser les normes de la narration traditionnelle, en plein essor au moment où Limonov commence à écrire son œuvre littéraire.

Pour répondre à la question de la fonction de l'énumération des *non-lieux* nous pouvons dire que les écrivains émigrés attachent leur œuvre aux lieux qu'ils partagent tous, de génération en génération. Par l'organisation de leurs œuvres en fonction des lieux marquants, les auteurs élèvent ces endroits au rang de *lieux de mémoire*, dans le sens donné par Pierre Nora, créant ainsi une mémoire partagée et transmissible de l'émigration russe. En effet, la mémoire est la seule source capable de remplir les lieux vides, les *non-lieux* de l'émigration. Par conséquent, c'est la création d'une mémoire commune, par les textes décrivant les mêmes lieux, qui permet aux écrivains de donner du sens à l'exil et à la vie en émigration, en transformant les lieux vides, *non-lieux*, en lieux pleins, lieux de mémoire.

NOTES

1. Édouard Limonov, *Le Livre de l'eau* [Книга воды], Альпина. Проза, 2022, p. 5. Les citations traduites en français sont issues de l'édition suivante : Édouard Limonov, *Le Livre de l'eau*, trad. par Michel Secinski, Bartillat, 2014, 287 p.
« Il en résulte un ouvrage insolite, parsemé de souvenirs géographiques, de coïncidences significatives. »
В результате получилось странное произведение: появились географические воспоминания, судьбоносные совпадения.
2. Alexander Guenis, *L'Adresse du retour*, l'œuvre n'étant pas traduit en français, j'utilise tout au long de cet article ma propre traduction. L'ouvrage de référence en russe est : Александр Генис. Обратный адрес. Автопортрет, Издательство АСТ, 2016, 238 p.
3. Voir Friedrich Wolfzettel, *Le discours du voyageur. Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du moyen âge au XVIIIe s.* Paris, PUF, 1996.
4. Laurence Sterne, *Le Voyage sentimental* [A Sentimental Journey Through France and Italy], Paris, Flammarion, rééd. 1981 (1^{ère} éd. Londres, 1768, 1^{ère} éd. fr. 1769), 240 p.
5. Alexandre Radichtchev, *Voyage de Pétersbourg à Moscou* [Путешествие из Петербурга в Москву], (trad. du russe par Bernard Kreise, préf. Bernard Kreise), Paris, Éditions Payot & Rivages, 2007 (1^{ère} éd. Saint-Pétersbourg 1790, 1^{ère} éd. en fr. 1988), 296 p.
6. Ce mouvement a été théorisé et ce mot est apparu pour la première fois dans les travaux de Jean-François Lyotard dans les années 1970. Les particularités du postmodernisme dans la culture russe sont étudiées par Mark Lipovetsky et Mikhaïl Epstein, en France ce mouvement est étudié, entre autres, par Isabelle Després.
7. Voir Andreï Bitov, *La Maison Pouchkine* [Пушкинский дом], Paris, Albin Michel, 1989, 491 p. ; Vassili Axionov, *Une Brûlure : Roman* [Ожог], Paris, Gallimard, 1983, 540 p. ; Venedikt Eroféïev, *Moscou-sur-Vodka* [Москва-Петушки], Paris, Albin Michel, 1975, 208 p.
8. Marc Augé, *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Éditions du Seuil, 1992, p. 44.
Nous sommes à l'ère des changements d'échelle, au regard de la conquête spatiale bien sûr, mais aussi sur terre : les moyens de transport rapides mettent n'importe quelle capitale à quelques heures au plus de n'importe quelle autre.
9. *Ibid.*, p. 47.

Les non-lieux, ce sont aussi bien les installations nécessaires à la circulation accélérée des personnes et des biens (voies rapides, échangeurs, aéroports) que les moyens de transport eux-mêmes ou les grands centres commerciaux, ou encore les camps de transit prolongé où sont parqués les réfugiés de la planète.

10. Édouard Limonov, *Le Livre de l'eau...*, p. 100.

Чтобы попасть к себе в комнату, мы должны были пройти через комнату музыканта Аркадия, его рыжей жены, еще у них был мальчик. Они, как и подобает эмигрантам, постоянно спали, ссорились и плакали. Так что удовольствия ходить через их мир у меня не было. <...> Мы должны были ждать, когда австрийцы удосужатся выдать нам временный документ. Нас уже взял под свое покровительство Толстовский фонд, но их помощь лишь покрывала плату за комнату Беттине, хватало еще на хлеб, картошку и одну-две сардельки в день. Жизнь была скудная. Времени было с избытком.

11. *Ibid.*, p. 42.

Очень хотелось есть. Из 122 тысяч лир, или 122 милль, выдаваемых нам Толстовским фондом, синьора Франческа изымала у нас 60 тысяч за холодный склеп комнаты. Евреи говорили, что в Остии квартира намного дешевле. Однажды мы собрались и поехали на автобусе в Остию.

12. *Ibid.*, p. 42-43.

С квартирой мы справились быстро. Мы обошли комнаты, где как тюлени лежали на кроватях евреи, — мужчины, женщины и дети. Они лежали и ждали, когда им дадут визы в Америку или в Канаду. Они боялись, что им не дадут этих виз. От евреев пахло страхом, бедностью, ожиданием. Те, кто не спал, жевали. Нам показали комнату — такую же, как другие, ее могли занять мы. Она стоила в два раза дешевле, чем наша комната в Риме, однако входить в нее нам пришлось бы через комнату, занятую большой семьей.

13. Alexander Guenis, *L'Adresse du retour*, p. 78.

La fin octobre n'enjolivait pas la ville et ne cachait pas sa misère. C'était le « non-amour » au premier regard. La rancune a rempli mon âme jusqu'au bord : on m'avait amené dans une fausse Amérique.

Поздний октябрь не красил город и не скрывал его убожества. Это была нелюбовь с первого взгляда. Обида залила душу доверху: меня привезли не в ту Америку.

14. *Ibid.*, p. 78.

В обклеенном мутными обоями номере узкая кровать прижалась к одинокому стулу и облезлой тумбочке. В углу стоял кукольный холодильник и электрическая плитка, позволявшие заняться домашним хозяйством. Окно выходило в спину кирпичному дому. Лампочка была тусклой, пахло химией, из стены торчало неработающее железное устройство неопределенного назначения.

15. Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, Paris, Les Presses universitaires de France, 3e édition, 1961, p. 42.